

Maloya, L'esprit des femmes



Réalisation : Anne-laure Lemancel & Séverine Native
Documentaire 52'

Riddim Production - France Télévisions - Région Réunion
- CNC - Ministère des Outre-Mer - IRT
Diffusion prochainement sur France Télévisions

**Lien de Visionnage : <https://vimeo.com/772056711>
mdp : MaloyaALLSN22**

DATES DE DIFFUSION : le 8 mars sur Réunion 1^{ère} en soirée

PITCH

Et si le maloya, la musique emblématique de La Réunion, se conjugait au féminin ? Au gré de quatre portraits croisés, depuis leur île, les artistes Nathalie Natiembé, Christine Salem, Kaloune et Dilo (Eat My Butterfly), quatre héroïnes, quatre femmes charismatiques et libres, font bouger les lignes de la musique et celles de de la société créole.

RÉSUMÉ

Longtemps, le maloya, musique signature de l'île, a été « réservé » aux hommes. Depuis une poignée d'années, les femmes trouvent leur place dans ce genre musical, aux contours militants et spirituels.

Parmi elles, **Nathalie Natiembé**, **Christine Salem**, **Kaloune** et **Dilo / Eat my Butterfly**, ont su trouver leur place, et leur voix dans le monde grâce à cette musique héritée de leurs ancêtres.

Des cités de Saint-Denis aux plus hautes distinctions de la République, avec une révolte toujours intacte (**Christine Salem**), d'une famille réunionnaise classique à l'émancipation joyeuse face aux diktats sociaux et aux injonctions de genre (**Dilo**), d'une vie tumultueuse sauvée par la poésie aux mots créoles forgés avec le cœur (**Nathalie Natiembé**), des kabars de l'est de l'île à la formation d'un art joyeux, électrique et protéiforme (**Kaloune**)... Chacune de ces quatre artistes a su s'émanciper grâce au maloya, chemin artistique et école de vie. Charismatiques et libres, à l'image de leur territoire, ces quatre héroïnes inspirantes viennent questionner/bousculer la place de la femme dans la musique et la société créole. Sur une trame maloya, elles font résonner les roulèrs (tambours), les chants, le kayamb, pour exprimer les revendications, la résistance et la fierté des femmes réunionnaises !

Et raconter leur île...



LES FEMMES DANS LA SOCIÉTÉ CRÉOLE, UN CONTEXTE FERTILE



Par la porte d'entrée de la musique, les deux réalisatrices, Séverine Nativel et Anne-Laure Lemancel ont voulu interroger et raconter les statuts des femmes dans les sociétés créoles.

Aujourd'hui encore, la femme réunionnaise continue de lutter contre les clichés passéistes, qui lui collent à la peau, évoquant sensualité, légèreté et douceur.

À l'origine, sa place se construit – et se cantonne souvent – au cœur du foyer. Les années 1980 – avec la départementalisation, l'abandon officiel du statut de colonie, les luttes contre la misère, la scolarisation obligatoire, les mouvements sociaux, politiques et identitaires qui accompagnent ces mouvements – voient l'émergence d'une nouvelle organisation de la vie réunionnaise. Cette « modernité » s'infiltré partout dans le quotidien, jusque dans les rapports hommes-femmes. La société réunionnaise évolue. Le cliché de la femme inférieure à l'homme commence peu à peu à disparaître. Davantage autonome, elle prend désormais sa place dans tous les domaines. L'art et la musique ne font pas exception et des groupes portés par des femmes voient le jour, dès les années 1980. Si des chanteuses comme Benoîte Boulard ou Michou révélaient déjà leurs talents dans le séga, Françoise Guimbert, alias « tantine Zaza », est la première à se lancer dans le maloya à l'orée des années 1980.



Un style longtemps interdit

Quant au maloya, son histoire-même, explique en partie la « discrétion » des femmes en son sein, jusque dans les années 1990. Depuis sa naissance à l'époque de l'esclavage, il réunit dans un espace, cérémoniel et/ou festif, des femmes et des hommes. Si le cercle s'est toujours ouvert à toutes et tous, les rôles semblaient, au départ, bien définis : les gros instruments type roulèr pour les hommes et pour les femmes, les chœurs, le triangle ou le kayamb...

Interdit jusque dans les années 1980, car considéré comme une « musique de nègre » ou de « sorcellerie », le maloya devient, dans les années 1970, une arme politique pour le combat de la reconnaissance linguistique et culturelle de l'île. Le pouvoir métropolitain dominant bannit ce mode d'expression revendicateur des ondes TV et radio. À l'époque, les « maloyers » sont, pour nombre d'entre eux, des militants communistes, qui n'hésitent pas à provoquer des bagarres et des affrontements avec les forces de l'ordre. Autant de combats politiques, dont les femmes restent en retrait.

Dans les années 1980 l'interdiction du maloya est levée, notamment grâce à la mobilisation des grands ténors du genre, tels Danyèl Waro. Lui-même dira, dans *Maloya l'esprit des femmes* : « **En même temps que le maloya redémarre, il y a une bataille, en son sein, pour que les femmes y prennent leur place** ».

Avec l'accalmie des années 1990, décennie de la fierté, de l'affirmation de l'identité réunionnaise et de la langue créole, des femmes apparaissent ainsi à la tête de groupes de maloya. Elles enjambent le roulèr et portent leur voix sur le devant de la scène. L'un des exemples reste le groupe 100% féminin Simangavole, créé au mitan des années 1990 qui a popularisé le « maloya manière fanm ».

L'accélération du changement et l'ouverture de la société vers l'extérieur avec les études supérieures, les voyages, les contextes de changement de société participent à l'émancipation de ces groupes et de ces chanteuses : Nathalie Natiembé, Christine Salem, Maya Kamaty, EMB, Kaloune, Ann' O'aro...

L'ÎLE, UN PERSONNAGE SONORE ET VISUEL

Comme toutes les musiques inhérentes à un territoire, le maloya est très connecté à son île, à sa nature foisonnante, à son histoire. L'un de ces instruments emblématiques, **le kayamb**, naît des champs de canne. De même, **le pikèr**, morceau de bambou, rappelle les tiges de bambou entrechoquées sous le vent. **Le roulèr**, avec sa peau animale, son grondement sourd, rappelle les galets roulés par les flots, ou les vagues impétueuses de l'Océan Indien. Le maloya donne ainsi à entendre cette nature luxuriante et folle de l'île.

Les deux réalisatrices ont choisi de donner la part belle à cet environnement sensible et sensuel, de placer leurs quatre héroïnes, au cœur même des éléments omniprésents qui composent cette île.

À chacune d'elles, elles attribuent un élément : l'eau pour Nathalie Natiembé, le feu pour Dilo, la terre pour Christine Salem, l'air pour Kaloune...

On circule dans le film au travers des lieux emblématiques de l'Île, ceux qui racontent son histoire et sa force: la plage noire de l'Étang Salé, le Barachois, le front de mer de Saint-Denis, la forêt primaire de Bélouve, les champs de cannes de l'Est de l'Île, Le Lazaret, et bien sûr le volcan...

En plus de chacune des héroïnes, il y a cette île, si vivante...

De même, le son reste essentiel à chaque instant du film. Chacune des artistes a choisi de travailler une musique originale organique avec l'artiste compositeur Bastien Picot.



LES THÈMES ABORDÉS

Les racines

Pour chacune, comme pour l'ensemble des habitants qui composent la société réunionnaise, le maloya constitue une musique « racine », une musique « mère ». Dans un territoire longtemps placé sous le joug métropolitain, le maloya a été un moyen de s'émanciper, d'affirmer des racines diverses, africaines, mais aussi indiennes... Utilisés comme des véhicules de revendication par les communistes et les indépendantistes, le maloya et la langue créole permettaient de s'affranchir des diktats de Paris. Et pour chacune des héroïnes du film, cette musique, cette bande-son a été l'occasion de renouer avec ses racines, et de dessiner sa trajectoire de vie.

La langue créole

Le maloya ne se dissocie pas du Créole, longtemps interdite à l'école et dans la société. Les quatre femmes du film questionnent cet héritage, et ce dialogue fructueux entre Créole et Français.

L'esclavage et l'engagisme.

Soit l'histoire de ces « volontaires », chinois, mozambicains, indiens, venus travailler dans des conditions désastreuses sur l'île de La Réunion...

Le métissage

Il constitue l'âme de La Réunion, entre Africains, Hindous, Zarabs, Comoriens... Tout ce brassage, ce maillage, compose aussi le maloya.

La condition des femmes

Le film traite des violences conjugales, fléau de l'île, des notions de « féminité », souvent mésestimée, de la place des femmes dans la musique et le monde créole.

La société réunionnaise

Une société en pleine mutation, très connectée à ses traditions, mais qui gagne aussi en modernité.

La spiritualité

Terre de syncrétisme, La Réunion réunit différentes croyances, mélange allègrement différentes religions. Il y a partout, des formes de spiritualité puissantes, que les quatre héroïnes mettent à l'honneur. Tout cela s'appuie aussi sur les mythes, les légendes qui forgent l'île. La spiritualité prend source également dans les cérémonies en hommage aux ancêtres, les « servis kabaré »



LES QUATRE HÉROÏNES

NATHALIE NATIEMBE : LA PUNKETTE MALOYA



« J'entends du maloya partout, jusque dans les petits tambours de la musique irlandaise ! Le maloya, c'est un état d'esprit, une façon de vivre, une philosophie, que j'espère exprimer par ma poésie créole, et cette façon d'être de ma terre : anglaise j'aurais été punk. Réunionnaise, je suis maloya... »

Alain Peters, Charles Trénet, Piaf, Baudelaire, Bashung, Verlaine... Dès ses débuts dans les années 1990, Nathalie Natiembé colore de toutes ses influences, le chant et les tambours de La Réunion.

Dans *Sankèr* en 2005, réalisé par le musicien électro Yann Costa (Zong, etc.) elle mêle à son maloya, les mélodées de l'accordéon malgache de Régis Gizavo... En 2009, elle sort *Karma* en collaboration avec le duo punk kaléidoscopique Bumcello. En 2013, *Bonbon Zetwal*, toujours réalisé par Yann Costa, surfe sur des paysages psychédéliques, punks, reggaes-dubs. Si son maloya se teinte de différents univers, son esprit, lui, reste attaché à son territoire et à ses rythmes.

Ainsi, sa poésie créole, de tendresse et de sauvagerie, naît des légendes de son île, de ses mythologies, ... Et se frotte à ces émotions mémorielles, ces sortilèges.

La punkette Nathalie Natiembé vit son maloya comme une catharsis. Pour créer, elle a besoin de se mettre dans une émotion négative, une noirceur, un désespoir,

pour puiser son art dans le fond de ses tripes. Elle le dit : tout ce qu'elle chante est autobiographique et ses chansons sont pour elle, comme des thérapies.

CHRISTINE SALEM : LA REBELLE APAISÉE



« J'étais déjà en colère parce qu'on nous parlait de nos ancêtres les Gaulois. Puis on m'a dit : 'Tu n'iras pas loin avec le maloya'. Nous sommes allés jusqu'aux États-Unis. Et le New York Times nous a classé parmi les 10 meilleurs concerts de l'année... »

Christine Salem se distingue par sa voix grave exceptionnelle. Dans ce pays maloya, où les morts parlent aux vivants, elle remplit ses cahiers d'écriture au milieu de sommeils agités. Ses chansons naissent aussisurscène, au cours de séances extatiques.

Dans ces intenses moments de créativité, elle est littéralement traversée par un flot de paroles. Vecteur ou médium, à travers son esprit, les ancêtres guident sa plume. Avec son cinquième album, Christine Salem se trouve à un tournant de sa création. Les intentions rugueuses de certains morceaux s'assouplissent... Et elle gagne en légèreté, en liberté. En deux ans, elle a donné plus de cent concerts à travers le monde, de l'Afrique du Sud à la Pologne, des Comores à l'Australie, du Mozambique au Canada...

DILO – EAT MY BUTTERFLY: LA DOUCE “FEU FOLLET”



« Eat my butterfly ? Ce nom a une connotation provocante en lien avec mes combats féministes, humanistes et contre les discriminations en général... ».

Née du désir de mélanger sonorités acoustiques et électroniques, Eat My Butterfly, aka Dilo, 30 ans, papillonne entre plusieurs mondes. Formée à la guitare et à la batterie, elle fait ce qu'on pourrait appeler, globalement, de l'électro-maloya. Issue d'un milieu créole blanc des hauts de l'île (yab), grandie loin des univers artistiques et de la musique, elle a toujours bénéficié du soutien parental. Elle quitte La Réunion pour des études de musique à Londres. Titulaire d'un DE pour devenir professeur au conservatoire, elle refuse, dans la vie comme dans la musique, les étiquettes. Avec un souci très plastique dans ses clips, elle touche allègrement à d'autres disciplines que la musique : vidéo, photo... Très proche des milieux LGBT Queers à La Réunion, elle incarne, avec sa personnalité douce et affirmée, une évolution de la société réunionnaise... Aujourd'hui, elle part à la reconquête de ses traditions, en quête de connexion, pour faire resonner, encore davantage, son pays dans sa musique.

KALOUNE, LA FONNKÉZER AFRICAINE



« À Bras-Panon, ma ville, bastion d'une résistance forte et drue, j'étais fascinée par ces femmes de ma famille qui officiaient dans les cérémonies. Leurs mouvements de corps incarnaient toute la poésie de leurs chants. Ma grande source d'inspiration reste ces 'matantes', en rangs d'oignon, qui rigolaient, chantaient, battaient des mains... »

Actrice, écrivaine, chanteuse : Kaloune multiplie les talents. Grandie à La Réunion, à Bras Panon, ses premiers pas d'enfants s'accompagnent des rythmiques maloyadans les Servis Kabaré, auson deses idoles : Granmoun Lélé, Lo Rwa Kaf... Après un master de Droit en relations internationales, des études de littérature en Angleterre, elle travaille en 2008 en Zambie comme volontaire du progrès. Elle officie également comme professeur de français à Mayotte. Finalement de retour sur l'île, elle s'oriente vers une carrière artistique : l'écriture de poèmes, le théâtre, la musique...

Sa poésie, son univers, ses allures clownesques, sa musique accompagnée d'une simple mbira africain et de boucles électro, lui valent de recevoir de nombreux prix : « *Découverte péi* », lauréate du prix Musique de l'Océan Indien, Voix de l'Océan Indien, catégorie Espoir 2017... Entre la prière, la déclamation et le chant, à la frontière de ces différents modes d'expression, Kaloune construit une parole réunionnaise nouvelle, à même de conduire jusque dans les consciences

d'aujourd'hui, la mémoire dont son écriture est porteuse. Elle cherche constamment « des petits bouts de joie » pour transmettre son histoire et son art.

LES RÉALISATRICES



« Ce projet a démarré au cours d'une discussion, sur une plage à Saint-Leu. Notre rencontre se situe pourtant à Paris, dans un dojang de Tae Kwon Do, un art martial que nous pratiquons toutes deux. Nous avons pour point commun d'être très connectées à l'île de la Réunion (Séverine est réunionnaise et Anne-Laure est partie de très nombreuses fois sur l'île), et partageons un goût pour les musiques dites 'traditionnelles', les histoires de transmissions, de métissages, de créolité. » Anne-Laure Lemancel et Séverine Nativel

Anne-Laure Lemancel



Journaliste de presse écrite, spécialisée en musique (mais pas seulement !) pour – entre autres – Télérama, RFI, Les Inrocks, Lonely Planet, L'Express, etc., Anne-Laure Lemancel réalise aussi des sujets pour des émissions culturelles d'Arte – Tracks, Gymnastique –, des conférences sur la musique et des petits films pour des expositions musicales. Son premier long-métrage documentaire, *Le jazz leur est tombé sur la tête*, sur le festival Jazz in Marciac, côté coulisses, salué par la critique (Télérama, France Musique, etc.) a vu le jour en 2019. Depuis 2006, elle a noué un lien très fort avec La Réunion.

« En tant que journaliste 'musique', diplômée en ethnomusicologie, je me suis toujours intéressée aux racines spirituelles, aux dimensions sociales et politiques des musiques sur leur territoire... Le maloya m'a paru être un exemple passionnant. Dès le début, je me suis demandé où étaient les femmes dans cette musique. Par exemple, lors de soirées kabar, il est rare de voir des femmes positionnées derrière les gros instruments (roulèr, etc.) ou au chant lead. Depuis une poignée d'années, elles sont pourtant nombreuses à faire résonner leurs chants et leurs univers, dépassant les frontières de l'île. Il m'a ainsi paru tout à fait opportun d'explorer leurs voix, leur voie, et le chemin atypique qu'elles ont su tracer au milieu des hommes. »

Séverine Nativel



Réalisatrice – Directrice de production / Productrice – Coordinatrice de projets artistiques et culturels, Séverine Nativel a dans son bagage quinze ans d'expériences dans le secteur de l'audiovisuel et du spectacle vivant. L'éclectisme de ses postes lui ont toujours permis une transversalité des missions et des savoir-faire multiples au service de ses projets. Au fil des chemins qu'elle a empruntés, elle a cherché des lieux dans lesquels faire résonner des paroles d'artistes... Son parcours, ses racines, sa « réunionnaiseté » ont toujours été des forces pour défendre les richesses des multiplicités. C'est avec une grande fierté qu'elle met à l'honneur les femmes, le maloya et sa culture en tant que réalisatrice.

« Ma culture a toujours été un étendard brandi avec fierté. J'ai grandi dans cet environnement où le maloya fait partie intégrante du quotidien et des revendications d'une identité culturelle réunionnaise. Le maloya a bercé mon enfance, construit mes imaginaires et nourri mon parcours. Il est toujours à mes

côtés. C'est à travers les portraits de ces quatre artistes féminines que j'ai eu envie de lui donner un rendez-vous sincère et sensible. »

RIDDIM PRODUCTION



Créée en 2008, la Société de production Riddim produit régulièrement des documentaires qui s'attachent à mettre en valeur la culture et à décrypter les sociétés des différents territoires d'Outremer.

L'ÉQUIPE

Chef opérateur : Raphaël Pannier

Chef monteur : Lionel Delebarre

Ingénieur du son : Julien Gebrael

Musique originale : Bastien Picot/Aurus

